

Nous sommes comptables de la terre

Bertrand de JOUVENEL

Au début de 1967, la revue "Aménagement et Nature" publiait le texte de l'exposé fait par Bertrand de Jouvenel dans le cadre d'une série de conférences organisées à l'O.R.T.F. par "Aménagement et Nature". Les préoccupations qu'exprimaient alors Bertrand de Jouvenel sont malheureusement confirmées par l'évolution constatée depuis vingt-deux ans, et d'autres conséquences, qu'il n'avait pas pu prévoir à cette époque, de l'exploitation par l'homme de cette "vaste mine où nous puisons" — la Terre — se sont manifestées depuis. Il est donc particulièrement intéressant de publier aujourd'hui ce texte prémonitoire.

Tout paysan sait qu'il lui faut soigner sa terre; mais notre civilisation, dans son ensemble, ne le sait pas. Nous avons le souci d'améliorer nos machines, mais non pas la machine terrestre, nous avons le souci d'améliorer notre demeure, mais non pas la demeure terrestre.

Notre niveau de vie a fait depuis une quinzaine d'années des progrès particulièrement rapides parce que nous avons mieux compris l'importance du patrimoine productif, qu'il s'agisse des équipements particuliers dans les usines, ou des installations plus générales, que l'on appelle habituellement infrastructure.

Nous aurions honte de ne pas léguer à nos descendants un patrimoine productif plus riche que celui que nous avons reçu. Mais il faut que notre regard manque de profondeur pour que nous nommions « infrastructure » des routes qui sont bien des superstructures relativement au sol, ou des barrages qui sont bien des superstructures relativement au cours d'eau. La véritable infrastructure, c'est la Nature. C'est elle qui forme notre patrimoine fondamental. Or nous n'avons pas encore compris que nous voilà responsables de son entretien.

Légitime est l'enthousiasme inspiré par l'envoi d'hommes dans l'espace : mais ce n'est pas la moindre des merveilles que l'on ait réussi à fournir aux astronautes, dans l'étroite capsule où ils sont enfermés, les conditions du maintien de leur existence; par la respiration sans cesse nous vicions l'air, il a donc fallu installer un circuit qui régénère l'air vicié; et ainsi pour les échanges divers que la vie comporte entre l'être vivant et l'environnement. Ces problèmes de continuelle reconstitution du milieu ambiant par recyclage n'ont pas été résolus sans grande ingéniosité et grande dépense. Et c'est pour nous l'occasion d'apprécier les puissants mécanismes que nous avons trouvés tout installés dans cette capsule géante, lancée dans l'espace depuis des millions d'années : notre Terre avec son atmosphère.

Oui, c'est comme une capsule géante qu'il faut envisager notre planète. On ne comprend bien que ce que l'on a fait. Qui connaît un peu les difficultés d'assurer les conditions de la vie hu-

maine dans la capsule miniature des astronautes, à partir de là reconnaît pour merveille la capsule géante gratuitement offerte au genre humain. Mais poussons la comparaison. Ne serait-ce pas une criminelle négligence de lancer des hommes dans la capsule miniature sans avoir vérifié avec un soin extrême que tous les circuits régénérateurs y fonctionnent parfaitement ? Cette pensée ne doit-elle pas nous inspirer quelque vigilance à l'égard des circuits naturellement installés dans notre capsule géante ?

Tout le monde sait que les plantes vertes purifient l'air vicié par la respiration, et que les bactéries régénèrent l'eau souillée par des déchets organiques; mais il n'existe pas d'agencements naturellement donnés qui débarrassent l'air des produits de la combustion du pétrole et qui débarrassent l'eau des déchets industriels. Ceux qui se plaignent des impuretés croissantes de l'air et de l'eau sont-ils des natures trop sensibles, dont il faut faire fi ? Ce serait aussi stupide que de négliger les premiers frémissements d'une aiguille, avertissant les astronautes que leur capsule se charge de produits nocifs qui ne s'éliminent point : dès lors qu'ils ne s'éliminent point leur accumulation va constituer une menace pour les conditions de vie, et il faut y parer le plus tôt possible.

Notre Terre est une vaste mine où nous puisons d'autant plus que nous sommes plus prospères : à la vérité le ressort essentiel de notre puissance productive c'est l'énergie que nous empruntons aux réserves naturelles; on a pu dire que les forces qui travaillent pour la population américaine sont de l'ordre de trois à quatre cents fois les forces physiques de ses travailleurs. Ces forces sont principalement tirées des combustibles fossiles : avec leur secours les travailleurs peuvent guider des machines géantes qui maintiennent des matériaux lourds. Alors que dans un pays sous-développé les emprunts au sol sont par habitant, aliments compris, inférieurs à une tonne par an, les experts officiels des Etats-Unis ont calculé que les matériaux de toute sorte empruntés au sol en 1950 déjà, étaient par habitant des Etats-Unis de 16 tonnes par an. A me-

sure que les autres économies progressent, elles tendent vers le chiffre atteint aux Etats-Unis.

Bien entendu rien de ce que nous empruntons au sol ne quitte notre grande capsule. Quand il s'agit de pierres employées dans nos constructions, il s'agit d'un changement de lieu et disposition; quand il s'agit des céréales que nous consommons, il y a un changement chimique mais situé sur un circuit restaurateur; quand il y a une combustion de fossiles il y a un changement irréversible, et c'est là ce qui mérite l'attention.

Non pas qu'il y ait lieu de nous inquiéter d'un rapide épuisement des réserves, mais bien plutôt parce qu'il y a lieu de nous inquiéter de l'accumulation dans notre atmosphère de produits nocifs. Ce n'est pas dans un ouvrage de science-fiction, c'est dans le grave Bulletin de la Société Météorologique des Etats-Unis que nous trouvons un avertissement du Professeur Neubirger, de l'Université de Californie : selon lui, avec l'accélération actuelle nous risquons d'avoir d'ici un petit nombre de générations, empoisonné l'atmosphère terrestre.

C'est à quoi, entre autres phénomènes par nous légués, nos descendants devront porter remède. Ils trouveront que nous en avons pris fort à notre aise. Nous sommes en effet, — j'entends en Amérique du Nord et en Europe, — dans une époque d'extraordinaire facilité, disposant de pouvoirs sur la Nature, tels que nos prédécesseurs ne les avaient même pas imaginés, mais n'ayant pas encore pris conscience des responsabilités nouvelles que ces pouvoirs comportent. Jusqu'à nos jours, la Terre était si grande et l'homme si faible que l'idée ne pouvait pas nous venir que nous eussions à nous constituer bons gardiens du jardin terrestre. En très peu de temps, la Terre est devenue petite et l'homme, pris collectivement, est devenu très puissant. Il nous importe de soigner comme adultes le jardin où nous avons trébuché comme enfants.

Or, malheureusement, nos moyens de penser nos problèmes ne sont pas ajustés à cette situation nouvelle. Il faut être très reconnaissants à ceux qui ont élaboré la Comptabilité Nationale grâce à laquelle nous voyons bien plus clair qu'auparavant. Mais ces experts sont les premiers à dire qu'elle ne montre pas tout. Les Comptes de la Nation, comme les comptes d'une entreprise, sont fondés sur des transactions financières, qui n'ont lieu qu'entre hommes, et non pas entre les hommes et la Nature. Il suit de là que rien, dans les Comptes, ne nous représente la détérioration que nous infligeons au patrimoine nature, rien ne nous invite à affecter chaque année une part de nos efforts au maintien en état de ce capital naturel du genre humain. Les chiffres qui nous font connaître nos progrès nous laissent inconscients de nos dégâts : de sorte que nous faisons retomber sur les générations à venir les grands efforts de restauration qui seront nécessaires et se trouveront d'autant plus coûteux qu'ils auront été plus tardifs.

Selon les prévisions actuelles, la population de nos villes doublera au cours des trente années à venir, et ses loisirs seront sensiblement accrus. Si l'évolution actuelle n'est point corrigée, cette population plus nombreuse sera plus pressée de s'évader, en des occasions plus fréquentes, d'une atmosphère plus empestée; mais il lui faudra s'ébattre auprès de rivières qui ne seront plus que des égouts à ciel ouvert, et sur des plages lourdement encrassées de mazout. Le progrès rapide de ces dégâts ne peut être empêché que par des mesures tendant à détruire après coup les déchets nocifs, ou mieux encore par le passage à des techniques moins fertiles en déchets; il ne faut point considérer comme sérieuses les mesures qui ne visent qu'à pousser plus loin les détritiques qu'inévitablement on retrouvera.

Les mesures efficaces sont connues. Mais elles sont coûteuses. Et que l'on ne s'y trompe point : en quelques proportions qu'elles prennent la forme de dépenses de l'Etat pour restaurer ou de dépenses d'entreprises pour ne point souiller, c'est nous tous nécessairement qui devrons en supporter la charge. C'est à quoi nous pouvons consentir ou non selon notre sens de responsabilité à l'égard des générations qui suivront.

Nous sommes à une époque où plus que jamais nous nous guidons par le chiffre; or en regard des dépenses chiffrables qu'il faudrait faire pour arrêter la détérioration de notre environnement, nous ne pouvons mettre des chiffres représentant la poursuite de cette détérioration. Les biens que la Nature nous offre, les services qu'elle nous rend, les plaisirs, tout cela est gratuit, et cette gratuité entraîne méconnaissance de leur valeur.

Pour rendre la chose sensible par un exemple simple, voilà une famille qui monte en voiture pour passer le dimanche à la campagne; aux yeux de l'économiste, elle apparaît comme utilisant les services de la voiture, comme consommant de l'essence; elle n'apparaît point comme « consommant du paysage » ni même comme « acquérant des branches de lilas » puisqu'elles sont cueillies gratuitement. Et par conséquent aux yeux de l'économiste, la famille aurait quelque chose de moins si elle manquait d'essence, ou de la voiture, mais non pas si elle manquait du coin de campagne où elle a gratuitement passé l'après-midi. C'est là un défaut du mode de pensée qui d'ailleurs nous est si utile.

Ce défaut est dangereux car il expose à la dévastation tout ce qui n'a pas de valeur chiffrée. Ce processus menace ce qui donne du charme à la vie et à plus long terme il menace les conditions objectives de l'existence humaine. C'est pourquoi il est grand temps de prendre conscience que nous sommes gardiens de la Terre pour les générations à venir.

BERTRAND DE JOUVENEL

Exposé fait pour le cycle « Aménagement et Nature » à l'ORTF dans le cadre de l'Université radiophonique et télévisuelle internationale.